

J'imagine Ulysse heureux...
Poèmes

Pour Alicia et Elena

Préambule

Je ne sais pas trop quelle heure il est. Mes yeux sont encore embrumés par une nuit d'insomnie. Il fait trop chaud, j'ai la tête pleine de fantômes. J'étouffe de cette chaleur moite de l'été.

Je décide d'aller faire un tour. Où ça ? Je n'en sais rien, je ne sais plus rien.

Je veux juste sentir l'air frais de l'aube sur ma peau.

Je quitte la maison. Tout le monde dort, dans le village aussi, mis à part quelques paysans en route pour les champs.

Personne ne sait que je suis réveillé, personne ne sait que je suis là, ici, nulle part, et c'est ce qui m'excite.

Je sors. Le ciel est un alliage de dégradé de bleus azur et pâles avec des lueurs orangées.

Quelques étoiles sont au crépuscule de la nuit.

Je respire profondément l'odeur du temps qui m'enveloppe de sa cape blanchâtre.

Je descends les escaliers extérieurs, arrive dans la cour et me rends compte que j'ai froid... trop tard pour aller chercher un pull, je me dois de marcher, d'avancer.

Les feuilles des vignes dansées par le vent doux et léger sont comme des petites notes de musique que j'essaie de composer dans mon existence.

Je traverse la cour, ouvre le portail. Pas une mouche.

Alors, où vais-je ?

Je ne le sais toujours pas, mais j'avance.

Je passe à côté de la maison blanche de mon

oncle, à peine rentré de sa nuit de beuverie et à fumer comme un condamné.

La maison est toujours la même depuis mon enfance, un peu plus en lambeaux, comme le corps et l'esprit de mon oncle.

Un peu plus loin, il y a un banc en pierre, où un couple de petits vieux passe toutes les fins d'après-midi à attendre... attendre quoi ? Je ne sais pas.

Juste à côté, il y a le petit jardin de Vera, où le linge pas encore sec virevolte à cause du vent, me laissant apercevoir de temps en temps le poulailler.

Le coq chante, et je me sens pris d'un élan vers un chemin un peu plus connu.

J'arrive dans la zone désertique, celle des maisons abandonnées où les ruines sont d'un charme qui me bouleverse.

Les ruines, c'est la main faible de l'homme que la nature a faite art.

A gauche, il y a la vieille étable d'où les animaux ont disparu ; il y a toujours la paille, ça me rend serein.

A droite, les demeures dévastées par les coulées d'un temps révolu.

Je ne sais toujours pas quelle heure il est, je rate à chaque fois les sons de la cloche.

J'ai tout mon temps, alors j'avance.

Tiens, Anna, la marchande d'étoffes, est debout, assise sur ses escaliers à boire un café.

– Où vas-tu comme ça, petit paysan ?!, s'écrie-t-elle de sa voix aiguë.

– Je ne sais pas...je prends l'air, lui répondis-je d'une voix sépulcrale.

– Ah là là... regarde-toi, tu es pâle comme un linge... et tu n'as jamais su où tu voulais aller...et à cette heure-ci, les jeunes de ton âge sont censés être au lit...tu es étrange... allez, va !
Elle a raison Anna, je suis étrange... peu importe.
Tiens, un peu plus loin, l'église.
Dix ans que je n'y ai pas mis les pieds.
Allez, j'y vais.
Soudain, une légère angoisse m'assaillit.
Je regarde vers la gauche, le café de la place est en train d'ouvrir... ou de fermer, je ne sais pas.
Bientôt les heures s'écouleront comme du sable dans la mer.
Je monte les marches en vieille pierre qui mènent à l'église. Une église majestueuse, hiératique, comme un bateau qui toujours retrouve son phare.
Je suis au bord du malaise, j'ai froid, je crève de faim, j'ai mal au crâne, mon esprit reçoit des flèches invisibles.
La porte est fermée.
Las, je murmure un *Pater Noster* devant.
Je me décide à aller regarder l'heure qu'il est. Sept heures.
Ça fait quand même un peu de bien de savoir l'heure.

Les oiseaux envolés

A Alicia et Elena

Pour Carla

Plusieurs mois que vous êtes là

On dirait des années

À me réveiller, danser, chanter,

Des enfants naîtront de votre chant sacré.

Nous regardons par la fenêtre

Vos petites lèvres sourient fiévreusement face à
l'enchantement.

Les mois, les années ont passé

Sans que jamais je ne me lasse de nos châteaux construits
à l'envolée

Sans que jamais nos silences partagés ne furent
embarrassés.

C'est l'été,

J'ai fermé les volets

Les oiseaux se sont envolés,
Je vous embrasse mes amours
Et vous couvrirai de baisers
Aussi loin que vous serez.

Spectres

Il est dévoré par les fantômes et les ombres

Par les serpents et les frelons, qui l'enfoncent dans la
terre de sa chair

Il est affamé toutes les nuits

De cette vie qui ne lui donne plus à manger

De ces mots qui manquent à son corps

Spectre famélique

Silence éternel du soleil

Il hallucine, dans le berceau de sa folie, le spectre d'une
petite fille

Il l'appelle, viens, tu es la seule à pouvoir me sauver

Disparition

Les fantômes s'éloignent, les ombres ne sont plus qu'un
théâtre

Les serpents et les frelons n'étaient qu'un cauchemar

Le jour se lève

Il est temps de manger.

Qu'as-tu fait de tes étés ?

Tu pars en ballade vers des contrées imaginaires

Rayons de soleil qui inondent la terre

De ses baisers volés au temps

Et vent frêle, qui baise ta peau de jeune homme fringant

Les souvenirs se mêlent au paysage

Et t'émerveillent de pensées volages

Les feuilles des arbres sont comme des flûtes

Qui se mettent à jouer ton esprit qui s'affûte

Ici des petites filles qui jouent, jolies et moqueuses

Là, une bande d'amis qui fume, boit, dans une ivresse
rieuse

Quelque part ta mère que tu attends, intranquille et
impatiente

Les fleurs que tu achètes à la sauvette, voilà le printemps

Tu retournes chez toi, blotti dans la fraîcheur de tes draps

Ô belle jeunesse

Tu n'as pas fini tes rêves.